

Adolph Reed Jr. :

De quelques clichés, procédés ou «théories» commodes pour éviter la question sociale et celle de l'exploitation de classe des Afro-Américains

*** Qu'est-ce que le «réductionnisme racial» ?**

(Extrait d'un article d'[Adolph Reed Jr.](#), «Which Side Are You On?», publié sur le site www.commondreams.org, 23/12/2018.)

[...] [Selon certaines théories] en raison du pouvoir écrasant que la suprématie blanche (et les systèmes d'oppression qui l'accompagnent) exerce aux États-Unis, la voie vers le socialisme devrait avant tout remettre en question ces hiérarchies. Ce point de vue repose sur un récit déterministe qui considère le racisme – l'attachement à la « suprématie blanche, masculine et hétéronormative » – comme le moteur essentiel de l'histoire politique américaine ; d'autre part, cette idéologie affirme, de façon corollaire, que cet attachement à la suprématie blanche aurait jusque-là infecté toutes les initiatives progressistes et continuera à exercer une influence délétère. Par conséquent, aussi incongru que cela puisse paraître au regard du déterminisme qu'implique une telle approche, vaincre le racisme serait un préalable nécessaire à la poursuite de tout programme de gauche plus général. Ce genre de perspective directrice relève d'un réductionnisme racial. [...] cette perspective – même dans sa variante « *à la fois / en même temps* » – [...] n'est pas armée pour affronter les tendances démocrates résolument hostiles à la gauche, associées au clintonisme, quand elle ne s'aligne pas activement sur ces tendances. [...]

Dans ce monde marqué par un réductionnisme racial et identitaire, l'être *déplace* le faire ; ce que l'on est censé être a plus de signification que ce que l'on fait, ou ce que l'on défend concrètement. Nous l'avons suffisamment constaté lors des élections de mi-mandat en 2018, lorsqu'on nous a exhortés à soutenir les candidatures de divers candidats (non blancs, femmes, gays, lesbiennes et personnes non conformes aux normes de genre) en raison des catégories identitaires qu'ils incarnaient plutôt que de leurs programmes. [...] Il a été, et il sera, trop facile à l'occasion d'élire un «premier» représentant choisi parmi les Noirs, les Indiens-Américains, les femmes, ou les lesbiennes, sur la base de sa seule identité. La promotion de l'identité se substitue à la nécessité de promouvoir un programme qui intéresse les travailleurs, quels que soient leur race, leur genre et leur orientation sexuelle. Notre incapacité à lutter pour ce genre de programme est l'une des raisons pour lesquelles Trump est arrivé à la Maison Blanche. Nous ne pouvons pas nous permettre de répéter les erreurs qui y ont contribué.

Extrait de «Reinventing the past to suit the purposes of the present» (Réinventer le passé pour complaire aux objectifs du présent), entretien mené par Tom Mackaman le 20 décembre 2019, pour le site www.wsws.org. Les intertitres ont été rajoutés par nos soins.

*** Université et sciences sociales américaines**

[...] [Il faut démystifier] cette notion selon laquelle le travail culturel à l'intérieur de l'université relèverait d'une forme de pratique politique, et que la défense de certains intérêts programmatiques et intellectuels au sein de l'Université, ou dans le discours public bourgeois, procéderait également d'une pratique à la fois politique et intellectuelle. [...]

Tout au long de ma carrière, j'ai cherché à fournir une approche matérialiste historique de la race et de la classe, ainsi que de la société américaine dans son ensemble. [...] Penser la classe comme une

culture est l'une des positions majeures que je combats. Si l'on repense aux deux premières décennies qui font suite à la Seconde Guerre mondiale, l'une des interventions les plus significatives, mais ô combien dommageables, que les sciences sociales américaines ont pu commettre au cours de cette période a été d'invisibiliser la classe en la reconstruisant comme une catégorie culturelle.

Cela dit, j'ai tout de même été surpris [...] de voir à quel point les principaux intellectuels dans chacune des sciences sociales se sont démenés pour rendre invisibles la classe et l'économie politique après la Seconde Guerre mondiale¹. Oscar Handlin n'était pas un spécialiste des sciences sociales – c'était un ignorant – mais il a présenté son ethno-histoire de la mobilité ascendante américaine en 1949. Il a inventé une fable sur la mobilité économique américaine fondée sur les groupes ethniques et leurs prétendues valeurs. En le lisant, vous ne sauriez même pas que le New Deal avait eu lieu, alors qu'il influençait encore la vie de tous les jours, en 1949.

Il y a donc eu un déni conscient, en gros, jusque dans les années 1980. Au cours de la première ou des deux premières décennies qui ont suivi la Seconde Guerre mondiale, les historiens et les spécialistes des sciences sociales ont fait pression sur tous les terrains pour éliminer l'économie politique et la lutte des classes des descriptions et des explications de la vie américaine contemporaine.

Avant de travailler sur ce livre, je n'avais pas non plus une idée assez claire de l'importance du soutien de l'élite au système de négociation collective ; c'était lié à l'objectif de la guerre froide de montrer au reste du monde que les rapports de classe sont harmonieux en Amérique. (...)

Comme je l'ai dit à maintes reprises, beaucoup de gens prétendent que la politique de gauche à l'européenne n'a pas pu s'imposer ici à cause de la culture et des institutions américaines, mais ce sont des conneries.

Il y a une explication beaucoup plus simple : à la fin de la Seconde Guerre mondiale, les classes capitalistes d'Europe occidentale et centrale ont été affaiblies par la guerre et discréditées par leur association avec le fascisme. Et la classe capitaliste américaine a réussi à se réhabiliter, ironiquement, pendant la guerre et en est sortie déterminée plus forte que jamais et nous a attaqués frontalement. Tout cela n'apparaît jamais dans les livres d'histoire.

*** L'esclavage et la race sont-ils les seuls facteurs d'explication ?**

WSWS (...) : *La tendance qui domine au sein de l'université attribue l'ensemble des problèmes sociaux à la race ou à d'autres formes d'identité ; certains vont plus loin encore, en affirmant qu'ils ont tous pour origine l'esclavage.*

Adolph Reed Jr. : [...] Mais pourquoi veulent-ils absolument nous démontrer que le capitalisme, dans ce pays, serait issu de l'esclavage et du racisme, et que ces deux termes différents qualifieraient une même pathologie ? En fin de compte, un tel argument relève d'une forme de réductionnisme racial. Les afro-pessimistes et les nationalistes noirs nous répètent constamment que la race devrait être notre seul sujet de discussion. Et cela s'explique en partie parce qu'ils n'ont qu'un discours à nous vendre : le discours de la race.

¹ Ce paragraphe et les cinq suivants sont extraits d'une autre interview d'Adolph Reed Jr. : <https://www.publicbooks.org/public-thinker-adolph-reed-jr-on-organizing-race-and-bernie-sanders/>

* Du rôle de la police

WSWS : [...] *les violences policières sont un fléau dans ce pays. Plus d'un millier d'Américains sont tués chaque année par la police. Et la pensée commune, pour ainsi dire, veut qu'il s'agisse là d'un problème racial. En réalité, les personnes tuées sont majoritairement des Blancs², quand la surreprésentation des Noirs manifeste quant à elle une disproportion évidente. Or, si l'on considère qu'il s'agit uniquement d'un problème racial, il n'y a pas de véritable solution à proposer. En effet, la police américaine, massivement militarisée, opère dans des conditions d'extrême inégalité sociale ; un grand nombre d'armes à feu circulent dans les rues ; et des soldats américains entrent dans la police après avoir servi à l'étranger dans des guerres néocoloniales. Et tous ces éléments sont écartés par l'argument racialisé qui, si on l'adopte de façon acritique, se résume à quelques allégations sur les attitudes racistes au sein de la police.*

Adolph Reed Jr. : [...] Un diplômé noir de Yale qui travaille à Wall Street est sans aucun doute plus susceptible d'être plusieurs fois molesté par la police sur un quai de la ligne Metro North que son homologue blanc, si les flics commettent une erreur concernant l'identité d'une personne recherchée ou soupçonnée d'un délit. Et cette « erreur » relève de ce que nous pourrions appeler du racisme. Mais c'est un raccourci. Car ce diplômé noir est encore moins susceptible d'être maltraité par la police que le Blanc fauché du nord-est de Philadelphie ou de l'ouest de Baltimore.

La police sert à contenir les populations ouvrières et pauvres, à protéger les propriétaires de logements ou de bâtiments du centre-ville et à effectuer quelques démonstrations de force de temps en temps. L'émergence, ou l'intensification, de la militarisation de la police dans les années 1990 et 2000 est directement liée à l'accélération d'un réaménagement urbain visant à transformer les centres-villes en havres de jeu et de loisirs. Si l'on veut reconfigurer l'économie politique urbaine, il faut accomplir au moins deux choses. Il faut créer la base propice à une consommation haut de gamme et donc une armée de réserve industrielle qui acceptera de travailler pour un très petit salaire afin que cette culture de la consommation haut de gamme soit rentable ; ensuite, il faut créer une police qui protège tout cela. C'est exactement comme lorsque l'on veut créer une économie touristique dans une région donnée.

² Aux Etats-Unis, en 2012, il y a eu 16 947 homicides, y compris ce que l'on appelle les « interventions légales » (les meurtres commis par les flics, en légitime défense ou pas). Sur ces 16 947 homicides, respectivement 127 Afro-Américains et 326 Euro-Américains ont (officiellement) été tués par les flics ; en Amérique, l'essentiel des homicides sont donc **commis par des civils contre d'autres civils** ; 5 375 meurtres ont été commis par des Afro-Américains et leurs victimes étaient « noires » dans 90% des cas. Les chiffres d'homicides commis par les flics (qui varient selon les institutions) sont sujets à caution, et le nombre des victimes de la police est sous-estimé, et certains estiment qu'au lieu d'environ 500 personnes par an il serait de 1000 car en fait les commissariats fonctionnent selon un système de « déclaration volontaire », évidemment inefficace. **Il n'en reste pas moins que l'essentiel des homicides ne sont pas commis par des flics mais par des civils contre d'autres civils.**

Le groupe qui est le plus susceptible d'être tué par les flics n'est pas les Afro-Américains mais les Amérindiens, suivis dans l'ordre par les Afro-Américains, les Latins, les Euro-Américains et les Américains originaires d'Asie. « *Les Amérindiens, représentent 0,8 % de la population, mais 1,9 % des homicides commis par la police. Les Afro-Américains, représentent 13 % de la population, mais sont victimes de 26 % des tirs commis par des policiers. Les forces de l'ordre tuent 2,8 fois plus d'Afro-Américains que de non-Latinos blancs et 4,3 fois plus d'Afro-Américains que d'Américains d'origine asiatique* ». (Ces informations sont tirées du site du Center on juvenile and criminal justice, cjcj.org). Si le nombre de meurtres d'Afro-Américains a diminué de 70% au cours des cinquante dernières années, proportionnellement ils continuent à être les plus visés par la police : « *les assassinats d'Afro-Américains âgés de 25 ans et plus par la police ont diminué de 61% depuis la fin des années 1960. Néanmoins, le taux d'assassinat de jeunes Afro-Américains par des policiers reste 4,5 fois plus élevé, et pour les Afro-Américains plus âgés 1,7 fois plus élevé, que pour les autres races et classes d'âges* » (*idem*). Ces chiffres complexes à analyser ont des causes multi-factorielles. Car le droit des civils de porter une arme (droit garanti par la Constitution) et le lobbying très efficace de la National Rifle Association et des marchands d'armes ont effectivement des conséquences beaucoup plus létales pour les Afro-Américains que le racisme policier. Mais cela suppose de s'attaquer à des facteurs économiques et sociaux plus larges que le racisme, la « suprématie blanche » ou « l'héritage de l'esclavage » (*NdT*).

C'est finalement assez naturel ; nul besoin d'avoir recours à une explication *démoniaque* comme par exemple à l'épidémie de crack pour comprendre cela – tout ce bavardage inutile sur la manière dont les autorités politiques et culturelles réagissent à la crise des opioïdes³ par rapport à la façon dont elles ont répondu à l'épidémie de crack. Tout cela est hors de propos. [...]

* «Théorie critique de la race», «intersectionnalité» et abstractions fumeuses

WSWS : *Permettez-moi de vous demander ce que certains universitaires appellent la «théorie critique de la race» [...].*

Adolph Reed Jr. : Il s'agit d'une autre expression du «réductionnisme racial». Au niveau le plus basique, c'est le fait d'observer que votre perception est fonction de votre position. Une analyse que l'on trouve déjà dans les premiers écrits de Marx, ou chez Mannheim. Mais cela débouche ensuite sur une réappropriation de la théorie du point de vue pour définir l'identité, en affirmant par exemple que tous les Noirs pensent de la même manière. C'est une démarche taxonomique, qui conduit à une réification. Les partisans de l'« intersectionnalité » ont donc répondu à cette théorie critique: certes, il y a bien une perspective noire, mais elle est fragmentée ; en réalité, elles sont multiples, dans la mesure où chaque position sociale potentielle – ou chaque position sacralisée – devient une entité séparée. C'est cela qui donne l'intersectionnalité.

Mais si l'on écoute les partisans de l'intersectionnalité, on a l'impression qu'ils font référence à un trouble dissociatif de la personnalité. Comment faire pour distinguer, chez un métallurgiste afro-américain, le discours du mâle, celui du Noir et celui du métal ? Cette démarche ne semble pouvoir fonctionner qu'à un certain niveau d'abstraction auquel personne ne demande plus à percevoir quoi que ce soit de concret. Dans *The Whig Interpretation of History* publié en 1931, Herbert Butterfield nous offrait déjà une critique magistrale de ce qu'il identifiait comme des concepts incapables de nous fournir une visualisation concrète. L'univers théorique auquel nous avons affaire est ainsi peuplé de grandes abstractions culturelles qui pollinisent entre elles et semblent dispenser les théoriciens d'effectuer le moindre travail historique. [...] Mon père avait l'habitude de dire que l'idéologie fonctionne d'une certaine manière comme le mécanisme qui harmonise les principes auxquels on veut croire avec ce qui fait progresser nos intérêts matériels [...]

Certains étudiants prennent ombrage à l'idée de décrire l'esclavage comme un système de travail⁴; en effet, ils considèrent cette hypothèse comme dégradante. Je ne sais pas si vous vous souvenez de la controverse à propos d'un manuel qui faisait référence à la traite transatlantique et affirmait que, dans le contexte particulier de cette période historique, les Africains avaient été amenés dans le Nouveau Monde pour y travailler, ou y avaient été amenés en tant que travailleurs. Cela a provoqué une vaste polémique mais [...] l'auteur qui avait participé à la rédaction de ce manuel ne prétendait absolument pas que les travailleurs africains n'étaient pas des esclaves, puisqu'ils avaient été amenés jusqu'ici dans le cadre de la traite transatlantique ! Comme le souligne mon fils Touré Reed, professeur d'histoire à l'université de l'Illinois : «*La tendance dominante actuelle est de penser l'esclavage sous le modèle d'un camp de prisonniers où s'exercerait un sadisme permanent.*» Et c'est bien ainsi que cela se passe au cinéma.

l'esclavage n'était pas une question de racisme, en fin de compte. Elle a déploré la façon dont les gens parlent de l'esclavage à ce stade - comme si son but était de produire la suprématie blanche au lieu du coton, du tabac, de la canne et de l'indigo. L'esclavage était fondamentalement une relation de travail, et les premiers propriétaires d'esclaves ont été très clairs à ce sujet.

³ On trouve ces molécules dans des médicaments anti-douleur qui créent des addictions et qui, absorbés en trop grandes doses, peuvent causer la mort (*NdT*).

⁴ Au départ, « *l'esclavage n'était pas motivé par le racisme, en fin de compte. On parle de l'esclavage comme si son but était de produire de la suprématie blanche et non pas de produire du coton, du tabac, de la canne à sucre et de l'indigo. L'esclavage était fondamentalement un rapport d'exploitation et de travail, et les premiers propriétaires d'esclaves ont été très clairs à ce sujet.* » (Adolph Reed Jr. https://www.dissentmagazine.org/online_articles/the-reparations-debate)

* Travail des esclaves et réparations

WSWS : *Tout à fait. [...] Certains soutiennent que l'esclavage relève d'une forme d'oppression raciale, et non d'une forme d'exploitation par le travail, forme que le racisme a finalement rationalisée sur le plan idéologique.*

Même à l'époque de l'esclavage, sa brutalité était tellement visible qu'elle masquait d'autres aspects de l'exploitation, y compris le travail salarié lui-même. Mais aujourd'hui, en 2019, le *New York Times* prétend que tous les maux dont souffre la société actuelle seraient directement issus de l'esclavage. Comme si l'exploitation liée au travail salarié n'avait pas une longue histoire ; comme si elle ne se manifestait pas au sein même de ce quotidien ; comme si la grande majorité des Afro-Américains d'aujourd'hui n'étaient pas exploités en tant que salariés, aux côtés des Blancs.

[...]. J'ai demandé à des partisans du principe des réparations : comment pouvez-vous imaginer former une alliance politique qui serait suffisamment large pour gagner sur une telle question ? Et si vous ne l'envisagez même pas, que faites-vous réellement ? Ils m'ont répondu : «Mais ne pensez-vous pas que les Noirs méritent bien au moins quelque chose ?» [...]

* En réalité, les pseudo-explications culturelles et biologiques ne s'opposent pas mais se rejoignent

[...] L'afro-pessimisme s'appuie sur l'idée que le racisme est omniprésent ; que tout le monde partout déteste les Noirs, ou adhère au racisme anti-Noirs, sur le fond d'une «blanchitude» qui domine à l'échelle mondiale. [...]

Depuis longtemps, je déteste les discours sur l'«héritage de l'esclavage» car en effet, pourquoi l'esclavage serait-il un héritage en soi plus significatif que celui du métayage, des lois Jim Crow ou de la Grande migration⁵ ? Ou même du New Deal et du CIO⁶ ? Mais un trope comme celui de l'héritage de l'esclavage a une double utilité idéologique : tantôt il sert à « prouver » que les Noirs sont inférieurs, parce que l'esclavage leur a infligé une marque indélébile ; tantôt on l'invoque pour faire passer un discours sur leur prétendue pathologie culturelle. Pourtant, en ce qui concerne l'explication des inégalités, il n'existe aucun fossé infranchissable entre les arguments culturels et les arguments biologiques. Ce sont essentiellement les mêmes.

Même si nous revenions à l'époque où les théories sur les races dominaient le champ intellectuel, à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle, vous pourriez parfaitement vous dispenser d'invoquer une hérédité biologique supposée pour avancer une argumentation déterministe. Vous pourriez vous passer d'arguments biologiques complexes et affirmer simplement que les cultures sont différentes, et qu'elles déterminent certaines déficiences, certaines incapacités.

* Adolph Reed Jr.

(Les extraits d'Adolph Reed Jr. reproduits ici ont été traduits par Gamal Oya.)

⁵ Mouvement qui a conduit six millions d'Afro-Américains du Sud des États-Unis vers le Midwest, le Nord-Est et l'Ouest de 1910 à 1970 (*NdT*).

⁶ Congress of Industrial Organizations, tendance née en 1935 au sein de l'AFL, syndicat corporatiste et raciste. Ses partisans étaient favorables à une rupture avec le syndicalisme de métier et animèrent une série de grèves dans l'industrie automobile à la suite desquelles ils forment un second syndicat, le CIO, en 1938. Soutenu notamment par les militants du Parti communiste et des organisations trotskistes, ce syndicat attira de nombreux ouvriers afro-américains, avant de se réunifier avec l'AFL pour former l'[AFL-CIO](#) en 1955 (*NdT*).